

---

## ÉDITORIAL

de Nathalie Sarthou-Lajus



### La mort, parlons-en

Il serait dommage que les débats sur la fin de vie éclipsent la nécessité d'échanges publics autour de la mort. Pas tant sous la forme de discours théoriques, mais à travers des partages de témoignages d'expériences concrètes de la mort d'un proche, avec les questions vertigineuses, les bouleversements émotionnels, les remises en question qu'elles ont suscités. Qu'il s'agisse d'une mort accidentelle ou prématurée, d'une mort subite ou de l'attente angoissée d'une mort annoncée, la mort est toujours violente pour les survivants, pour les proches en premier lieu, mais aussi pour les soignants quand, pour des raisons d'organisation de leur travail, ils n'ont pas pu opérer les rites d'adieu, à la mort de leurs patients. C'est de cette nécessité de mettre l'expérience personnelle autour de la mort et du deuil au cœur de l'espace public qu'est née l'initiative de créer des *Cafés mortels*<sup>1</sup>, pour « sortir la mort du silence ».

La création de *Cafés mortels* par Bernard Crettaz (1938-2022), sociologue et ethnologue suisse, s'inscrit dans la transmission d'une culture rurale ouverte à la mort, où les gens parlent de la mort et des morts, où les plaisanteries sur la mort et les morts sont possibles, où la contemplation silencieuse des cadavres est familière. Pour ce sociologue, fondateur de la Société d'études thanatologiques (SET) en Suisse romande, « ouvrir le tiroir de la mort » est un geste qui consiste à réactualiser tout un savoir mortuaire qui se transmettait de génération en génération : la façon de s'occuper du corps du défunt, d'annoncer le décès, de choisir une entreprise funéraire, de décider d'une veillée et de visites, d'organiser une cérémonie religieuse ou laïque d'adieu, de préparer le repas d'enterrement, de prendre du temps ensemble pour affronter cette épreuve de la mort. Cela a quasiment disparu de nos milieux de vie urbains. Il est devenu rare dans nos sociétés, où la mort est dissimulée dans la solitude et la froideur d'un hôpital, d'assister à l'agonie d'un vivant

1. Bernard Crettaz, *Cafés mortels. Sortir la mort du silence*, Labor et Fides, 2010.

qui sait qu'il va mourir, de voir et de veiller un cadavre, de prendre le temps d'échanger avec les proches autour du défunt.

Dans le village natal des Alpes suisses de Crettaz, comme dans nos milieux ruraux en France, on réunit, après l'enterrement d'un proche, la famille, des voisins et des amis pour une collation. On commence alors la traversée du deuil par des échanges d'histoires sur le défunt, en buvant et en mangeant ensemble. Le banquet allège la charge affective ou au contraire la paralysie émotionnelle, la solennité de l'événement et rend familier ce qui apparaît scandaleux, étrange ou inquiétant. Il n'est pas rare que les rires se mêlent aux larmes, au détour de l'évocation d'un souvenir, tant le tragique est proche du comique. À travers ces partages d'histoires et de repas, nous signifions que la mort fait partie de la vie. Nous éprouvons la nécessité de refaire corps de façon temporaire dans cette épreuve de la perte d'un membre irremplaçable de notre communauté. Le cœur de ce rituel funéraire est de tenter de relier la mort à la vie, les défunts et les vivants, de faire communauté à partir de nos chairs blessées. Comme si, devant l'inconnu et l'énigme de la mort, pouvait se vivre une transmission forte, une ultime manière de faire corps, à partir d'une ignorance commune.

L'invention des *Cafés mortels* relève de ce même registre de rituel collectif, visant à créer une communauté de parole et d'écoute, pour que chacun se sente moins seul à porter l'héritage d'un défunt. On se retrouve dans un bistrot, pour boire, manger, faire connaissance et partager nos histoires de survivants. Cela ne se passe pas sans la médiation d'un passeur, rôle que Crettaz définit comme celui qui « fait circuler la parole », en sollicitant des témoignages et en faisant le lien entre eux, pour montrer que l'on n'est pas simplement dans des histoires individuelles, mais dans une histoire collective. Il n'est pas besoin d'être un spécialiste des rites mortuaires, ni un grand psychanalyste ou philosophe, mais d'avoir ce talent du passeur qui ouvre un passage pour que le plus intime puisse se dire et qui tisse des ponts entre les témoignages. Le *Café mortel* n'a pas de visée thérapeutique, ni la fonction d'édifier un savoir spécialisé sur la mort : « Il permet l'aveu du plus indicible et du plus intime dans la futilité apparente des propos de *Café du commerce*. Il crée de la légèreté pour autoriser l'aveu du plus profond... Car, chacun le sait, nous allons au bistrot avouer l'essentiel, en ayant l'air de rien. » Une initiative heureuse qui participe de la nécessité d'élaborer de nouveaux rites et de rapatrier la mort au cœur de la Cité.